Document généré le 15 juil. 2025 16:27

Ciel variable
Art, photo, médias, culture

Claude-Philippe Benoit, *Société de ville,* Maison de la culture Côte-des-Neiges, Montréal, Du 9 décembre 2010 au 16 janvier 2011

Sylvain Campeau

Numéro 89, automne 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65159ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)
1923-8932 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Campeau, S. (2011). Compte rendu de [Claude-Philippe Benoit, *Société de ville,* Maison de la culture Côte-des-Neiges, Montréal, Du 9 décembre 2010 au 16 janvier 2011]. *Ciel variable*, (89), 80–80.

Tous droits réservés © Les Productions Ciel variable, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

spirit of the recent global economic crisis. Ward's careful editing weaves a past of affluence, stability, and activity together with a present of desertion, decay, and regression. In following the circuitous route of the footage, we are trailing the path of capital.

This teasing out of a critique of neoliberalism is partially the result of a consideration of what Ward has chosen to leave out, principally the videos' audio tracks. Here, silence is enforced to foreground issues of the cinematic, privileging the projected image and its correspondence with the gallery environment. The overall installation of *Monologue* requests that visitors mirror the lateral navigation underway in the projected video – from the entrance on the side, with the projection partially obscured, to the end of negotiating their position within the darkened room. With the videos' more discordant elements discarded, the evidence of their conditions of production is obscured, thus keeping an explicit political position at bay.

Yet, the work's silence also contributes to another architectural notion, that of imprisonment. Huyssen's study of Piranesi's ruins extended into a consideration of the artist's invented prisons. In these renderings, the spectator's gaze is "lured in and captured" by an unfixed perspective, a complicated built environment that suspends all "possibility of an outside." Within Piranesi's work, Huyssen argues, fragmentation and montage are not entirely emancipatory strategies. Rather, they remain characteristics of melancholia, as history, memory, and desire commingle within their multitudinous combinations and contradictions.

Considering this, *Monologue* remains a reticent work, overdetermined by its formal achievements. Yet, the work marks a turning point in Ward's oeuvre. With *Monologue*, he has commenced to move away from the tug-and-pull fetishism and critique of cinematic technologies, rituals, and tropes that defined his earlier works. As reticent as it may be, *Monologue* kicks up the dust of history, a musty and melancholic haze behind each of Ward's precise edits.

1 Andreas Huyssen, "Nostalgia for Ruins," *Grey Room*, 23 (2006): 6–21.

***Robin Simpson** is a curator and art-history student based in Montreal. As a graduate student, he has presented papers at numerous academic conferences, notably* Traffic: Conceptualism in Canada, *hosted by the Justina M. Barnicke Gallery in 2010. His research interests focus on the social determinants of art and art communities, with particular attention paid to art after 1960. He most recently contributed to a catalogue published by the Art Gallery of Nova Scotia on the work of Halifax artist Stephen Kelly. He is also co-founder of Pavilion Projects, a nomadic and often symbiotic curatorial and arts service initiative.*

Claude-Philippe Benoit

Société de ville
Maison de la culture Côte-des-Neiges, Montréal
Du 9 décembre 2010 au 16 janvier 2011

À la maison de la culture Côte-des-Neiges, Claude-Philippe Benoit présentait récemment sa série *Société de ville*, réalisée entre 2004 et 2008. On y retrouve, en partie, des images montrées dans une exposition de la Galerie Lilian Rodriguez, il y a quelques années. Il s'agit là, semble-t-il, d'un corpus en perpétuelle extension, où l'artiste jongle avec des idées parentes et où il arpente des chemins semblables mais aux ramifications infinies.

Ce n'est pas d'hier que le génie des lieux force l'intérêt de l'artiste photographe. Déjà, dans *Intérieur, jour* (1989-1991) et les *Lieux-maîtres* (1992-2003), il se lançait à la recherche de ce que pouvaient encore receler de mystères les sites privilégiés. Mais il choisissait alors, semble-t-il, des endroits particuliers, marqués d'une histoire ou d'une fonction définie : lieux de réunion significatifs où se prenaient maintes décisions importantes, ateliers de confection, bibliothèques, salles de tribunaux, etc. Or, si ces lieux, reproduits dans les images qu'en prenait Claude-Philippe Benoit, en venaient à être empreints de sens, c'était grâce au travail de découpe de l'espace effectué par le photographe. Aussi bien, on retrouve, dans *Société de ville*, des images d'endroits bien moins vénérables dont il se dégage pourtant une aura aussi forte que celle qui émanait de ses œuvres antérieures.

Ce sont en effet ici des embrasures, donnant sur des entrelacements de nature effilochée au sein des espaces urbains que traque cette fois Claude-Philippe Benoit. Bosquets qui ornent l'arrière-cour d'édifices grisâtres qu'on imagine être, ainsi formés de pierres vénérables et présentant un lustre sans égal, des hôpitaux, des immeubles d'habitation ou d'autres constructions fonctionnelles telles que collège ou chapelle. Toute cette végétale présence, qui plus est, semble se déployer en automne ou au printemps tant les feuilles y sont rares et clairsemées, si bien que l'embroussaillement des arbres et arbustes forme une sorte de chevelure hirsute de radicelles impatientes, courant à l'avant-scène ou dans les interstices que leur aménagent des bâtisses pierreuses au grain grisâtre.

On pense, immanquablement, pour rendre compte de ces espaces particuliers, au concept de non-lieu que Marc Augé, dans son livre *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité* (Paris, Éditions du Seuil, 1992), avait tenté de décrire. Il s'agissait de lieux indéterminés, d'une fonctionnalité douteuse, au sein desquels ne semblait pas exister de rapport entre spectateur/sujet et environnement spatial. Depuis, des artistes ont cherché à reproduire ces lieux vagues, aux contours indéfinis, où l'humain expérimente la vacuité et la vacance, sinon la béance complète de l'être. C'est de cette inoccupation que semblent empreints les espaces montrés par Claude-Philippe Benoit. Ce sont en effet autant de sites oubliés, théâtre de friche, de jachères boisées que l'on y observe. Il y a là maints et maints espaces que la modernité architecturale de la ville aurait négligés. Comme si, dans son développement urbain, l'on avait procédé par à-coups, par approximations, par calculs incomplets et qu'il en était résulté des non-espaces, des interstices que la planification urbanistique n'avait pas su remplir, dont elle n'avait su tenir compte.

Remarquez, il y aurait aussi lieu de reprendre l'argumentation à l'envers et de ne plus voir en ces lieux des omissions mais des résurgences, les témoignages d'une résistance, le retour en force de ce que tout le déploiement urbain tente de mater : la vitalité naturelle des végétaux, la repousse continuelle d'une énergie verte. Bref, on pourrait y voir une renaissance du paysage, une insistance de ce genre canonique à s'immiscer en de sèches manifestations, dans des espaces où il est inattendu, sinon carrément inopportun. Cela représenterait sans doute un retour du balancier. Alain Roger, dans son livre

Untitled # 90, **2005 et** ***Untitled # 80,*** **2008, de la série** ***Société de ville,*** **épreuve argentique, 152,4 x 183 cm et 45 x 57 cm**

Court traité du paysage (Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines, 1997), montre bien comment le concept de « paysage » se développe au moyen d'une domestication progressive des territoires en jachère, dirions-nous, idéologique, amorcée depuis l'espace urbain. D'abord élaboré avec le « pays jardin », le concept de paysage s'étend bientôt à la campagne environnante, gagne la montagne, civilise et esthétise un territoire d'abord non marqué. Aussi, apparaît-il bizarre de voir aujourd'hui en ces images de Claude-Philippe Benoit une telle marche à rebours, alors que le paysage infiltre la ville et contamine des zones condamnées, à la non-fonctionnalité évidente.

Cette dualité de figures expliquerait la sourde trépidation qu'on sent émaner de ces images. Il en va d'elles comme si s'y affrontaient l'urbanité et le paysagesque. Comme si, entre les deux notions, les œuvres avaient réussi à créer un abri, à forger un hiatus, sorte de lieu de résistance à des esthétiques attendues dont elles s'émancipent pour se présenter en toute autonomie, irréductibles à des conventions de style et de contenu.

***Sylvain Campeau** a collaboré à de nombreuses revues, tant canadiennes qu'européennes* (Ciel variable, ETC, Photovision *et* Papal Alpha). *Il a aussi à son actif, en qualité de commissaire, une trentaine d'expositions présentées au Canada et à l'étranger. Il est également l'auteur de l'essai* Chambre obscure : photographie et installation *et de quatre recueils de poésie.*